

Cher Monsieur,

Le manuscrit que vous trouverez sous ce pli se suffit sans doute à lui-même. Il me semble pourtant utile d'éclairer les circonstances qui m'ont amenée à en être la première lectrice et à décider de le dactylographier pour vous le faire parvenir.

Ce texte m'a été remis par son auteur, Louis Lacan, un personnage singulier du petit village où j'ai été nommée institutrice à ma sortie de l'IUFM.

Son premier feuillet était griffonné à la hâte au dos d'une facture jaunie concernant la réparation d'un carburateur de Mobylette par un concessionnaire de Castel-Louis (département de l'Aude).

Jusqu'à la dernière page, c'était la même écriture rapide jetée sur des feuilles de récupération disparates surchargées de ratures.

Je conserve précieusement l'original dont le pittoresque culmine à la douzième page, rédigée sur une pièce de papier d'emballage de la charcuterie Cance.

Mais, ici comme ailleurs, le pittoresque n'est qu'une expression superficielle de l'authenticité, qui porte avec elle une forme de bonheur beaucoup moins anecdotique.

Tout en écrivant, je me rends compte que mes explications devront être un peu longues si je veux qu'elles soient claires.

J'ai rencontré Louis Lacan au début du mois de septembre. Je me rendais à Malissègre pour la première fois, sans parvenir à me défaire du sentiment d'appréhension diffuse qui s'était installé depuis le coup de fil inattendu du rectorat m'annonçant ma première nomination, aux aurores, le matin même.

Depuis Montpellier où j'habitais alors, j'avais dû rouler deux heures pour m'approcher de ce point minuscule difficile à localiser sur la carte Michelin au 1 / 200 000^e.

Il faut dire que je n'avais été admise qu'avant-dernière sur la liste supplémentaire du concours de sortie de l'IUFM, et que j'avais été repêchée, contre toute attente, grâce à une cascade de défections en chaîne sur ce poste reculé.

Je devais me résoudre à l'accepter sur-le-champ, ou à renoncer purement et simplement au bénéfice du concours. Trancher cette question n'avait rien d'une évidence.

J'avais emprunté l'autoroute jusqu'à Carcassonne, puis une belle nationale jusqu'à Limoux. À partir de là, les routes départementales s'étaient faites de plus en plus étroites et sinueuses au fur et à mesure que je m'enfonçais dans les montagnes.

J'étais ébranlée, car ce long parcours m'avait laissé le temps de mesurer que, contrairement à ce que j'avais d'abord voulu imaginer en survolant la carte, il me serait parfaitement impossible d'effectuer les trajets de façon quotidienne.

Si j'acceptais le poste, je devrais habiter sur place.

Au téléphone, le maire de la commune avait apporté à mes interrogations des réponses sans doute bienveillantes, mais bien peu rassurantes. Au détour d'une phrase, il s'était tout bonnement proposé de « faire installer l'eau chaude et refaire la toiture » de l'appartement de fonction qui occupait l'étage de l'école. « Aux frais de la commune », avait-il ajouté, sérieux comme un notaire dans une affaire de succession.

Il m'avait ensuite expliqué que cet appartement était resté inoccupé depuis la prise de poste de la précédente institutrice, arrivée à Malissègre quarante années en arrière.

À cette époque, la commune n'avait pas eu à moderniser l'appartement de fonction – qui en avait déjà besoin –, car la jeune maîtresse nouvellement nommée avait presque aussitôt épousé un paysan du cru et avait emménagé à la ferme.

L'appartement restant désaffecté, les municipalités successives n'avaient jamais songé à effectuer les travaux déjà nécessaires à la fin des années soixante-dix.

Pendant le voyage, j'avais eu le temps de soupeser les promesses

de « réfection de toiture » et « d'installation de l'eau chaude dans les meilleurs délais » qui me laissaient passablement dubitative.

La perspective d'établir un campement de survie dans un champ de ruines, en chantier de surcroît, ne correspondait pas exactement aux conditions idéales pour faire mes premières armes d'institutrice, coupée du monde, face à une classe unique.

À chaque kilomètre, je découvrais un nouveau désavantage au fait que presque une heure me serait nécessaire pour rallier la ville la plus proche – à condition de considérer que Limoux fût une ville – et je sentais monter cette fébrilité particulière qui naît de devoir trancher une question importante sans avoir en main tous les éléments de réponse.

Ces pensées agitaient mon esprit lorsque l'orage a éclaté.

Mon auto escaladait les lacets de la route et des nuages noirs avaient subitement avalé la montagne. Le village accroché à son flanc, là-haut, avait disparu avec elle.

Les nuées anthracite gonflaient à une vitesse incroyable. En quelques minutes, les ventres noirs des nuages s'étaient alourdis comme des panses, puis ils avaient crevé en accrochant les crêtes. Les gouttes claquaient comme des coups de feu sur les tôles de l'auto. Instinctivement, j'ai baissé la tête.

Une lumière sombre brassée par les bourrasques s'était installée comme un sortilège.

Tout de suite, les essuie-glaces furent submergés ; je ne parvenais plus à discerner la route qu'une fugitive fraction de seconde entre chaque balayage.

La pente bordant la route était extrêmement abrupte – autant dire un précipice – et il eût été prudent d’arrêter la voiture. Mais je continuai, quoiqu’à une allure très réduite.

C’est alors que les premiers grêlons commencèrent de tomber, des billes de glace de la taille de mon pouce.

Ils bombardèrent la voiture avec une violence telle que j’ai cru qu’ils allaient faire éclater le pare-brise.

À cet instant, le premier éclair embrasa la pénombre tombée du ciel et un coup de tonnerre craqua tout près de moi, ébranlant la montagne.

Cette fois, je stoppai net.

Désarmée, les paupières crispées sur mes yeux clos, la tête enfoncée dans les épaules, je subissais les assauts de l’orage. Le craquement assourdissant du tonnerre couvrant la mitraille de la grêle sur la tôle m’arrachait à chaque fois un sursaut, alors que l’embrasement des éclairs transperçait mes paupières closes.

Je repliai mes bras sur mon visage, et mon esprit se perdit dans l’obscurité des tambours qui battaient ma poitrine.

Au passage, l'homme en civil a remarqué les deux bosses que la veste légère du garde du corps dissimule mal. La première, sous l'aisselle gauche; l'autre au niveau de la taille, au milieu du dos.

Un calibre d'intervention et un back-up derrière.

Tout en marchant dans la direction indiquée, il s'amuse à deviner quelles armes un type comme lui a pu choisir pour une mission de protection ce genre. Un Glock 37 en .45 GAP? et un Smith M & P40 Shield en couverture? Non, il est trop vieux pour suivre la mode.

À son âge, il doit rester classique.

La devinette s'est délitée: en contournant la villa, ils sont cueillis par l'éblouissement de la mer toute proche, la profondeur turquoise de l'anse privée du cap Bénat, juste derrière la vaste terrasse portant piscine à débordement.

Les transats alignés, quatre à gauche, trois à droite. Il note tout, c'est un réflexe. L'arrière de la villa percée de trois baies pleine vue, cinq fenêtres à l'étage. Deux œils-de-bœuf en soupente,

une silhouette immobile postée derrière celui de droite dont la vitre est ouverte. Le gazon encadrant l'allée de pierres jusqu'à la plage. Il ignore que c'est du cynodon, ce gazon, qu'il n'est pas ordinaire. Les clôtures de métal dont on ne distingue que la coiffe barbelée de concertina qui court au-dessus de haies.

Il ne sait pas que c'est de la blanquette, les haies, il ignore tout de la nature, l'agent.

Deux transats seulement d'occupés sur les sept alignés.

Le vieil homme bedonnant allongé, pantalon de toile beige et chemisette rose, qui les regarde avancer derrière ses lunettes noires. C'est lui qu'ils viennent voir, pas de doute. C'est lui, il le sait, l'agent, même s'il ne l'a jamais vu.

La jeune femme en bikini, sur le fauteuil à ses côtés. Une fille comme on en voit dans les magazines, bien faite, svelte, bronzée. Les cocktails bigarrés disposés sur la table basse entre les deux sièges.

Une caricature, il pense.

L'homme ne les salue pas. Il les toise de son regard invisible.

D'un geste de la main, il renvoie la fille. Elle se lève aussitôt, sans une moue, sans un mot, saisit son verre, a une hésitation qui la laisse un bref instant courbée au-dessus de la petite table. Puis elle se ravise, repose finalement le verre et file vers la villa.

– Faisons vite, messieurs, je suis très occupé. Nous avons cinq minutes.

L'agent de la DGSI toussote.

– Merci. Nous serons brefs.

L'homme ne dit rien, attend la suite.

– Malek Saïd, prononce alors l'agent d'un ton neutre.

Un haussement de sourcils déborde des lunettes noires.
Un temps. Puis le vieil homme prononce nettement :

– Il faisait froid ce jour-là, début décembre ou fin novembre.

Un bougnoule abattu par erreur. C'était pas lui la cible. Lui, c'était juste le portier. Il n'a pas eu de chance.

– La dernière action de l'OAS...

Le vieil homme a une moue. Il lâche :

– C'est plus compliqué que cela.

– C'est toujours plus compliqué..., répond machinalement l'agent.

Le vieillard abaisse ses lunettes, le temps d'un regard noir. La voix tranche des mots nets :

– Souvent. Pas toujours. Souvent.

» On ne peut se permettre de jugement à l'emporte-pièce. »

Puis il remonte ses lunettes.

Le capitaine de la DGSI encaisse, ne fait pas de commentaire.
Attend la suite.

– Opération signée d'un certain Commando Delta qui visait le directeur de l'Amicale des Algériens d'Europe.

– *Un certain* Commando Delta... C'étaient pas eux ?

Silence du vieil homme. Le bruit des vagues toutes proches attire son regard sur la mer. Du coup, les trois hommes regardent l'horizon scintillant, en silence.

– Non, ce n'était pas l'OAS, affirme le vieux, les yeux flottant sur le large. Les Delta, c'était autre chose...

Il y a de la considération dans les inflexions. Peut-être de l'estime. Le regard du vieux barbouze se pose de nouveau sur les deux agents.

– L'OAS ne se serait pas trompée de cible. Il y a eu deux revendications pour cette pauvre opération, l'une signée d'un « Commando Delta », grossièrement bidonnée, l'autre du groupe Charles-Martel. Du flan, celle-là aussi.

Le vieil homme marque un temps. Un claquement de langue, et il poursuit :

– C'étaient des gamins sur l'affaire. Des branleurs qui se faisaient bander en singeant l'OAS. Mais c'étaient des guignols.

» À peine passé la porte cochère, celui au Colt .45 a paniqué, ouvert le feu sur le premier métèque qu'il a vu, se trompant de bonhomme.

» Et il n'a ciblé qu'une balle, à moins de quinze mètres, non létale, alors qu'il a vidé son chargeur... sans faire de rechargement tactique. »

Moue méprisante.

– L'homme au 7,65 a été plus précis..., avance l'agent de la DGSI.

– Affirmatif, répond l'homme en examinant l'arrondi de ses ongles. Un bon, celui-là. Cinq balles sur cinq, toutes concluantes, groupées au plexus solaire. Tout en gardant des munitions pour couvrir la fuite. Vous avez de bonnes lectures, je vois.

Le capitaine décide que c'est le moment.

– Et vous une mémoire épatante. C'est bien loin tout ça...

» Vous souvenez-vous de tous vos dossiers de la même manière? »

La voix est nette, il y a du défi sous les mots demi-teinte.

Le vieil homme a une moue contrariée. Il soupire. Son regard cherche la silhouette du garde du corps posté en retrait.

Aussitôt, l'homme qui s'était adossé à l'angle de la villa se redresse, ajuste le tombant de sa veste.

Puis le vieillard ôte ses lunettes, fixe droit l'homme en civil de ses yeux clairs.

– Oui, j'ai bonne mémoire.

Un ton de clôture. Un signe au vigile : un geste de l'index qui désigne la sortie.

Face à lui, l'homme en civil acquiesce. Il sourit. Il n'avait pas les cartes. Le bluff a fait flop.

Il a un hochement, une salutation peut-être. Sans rien dire, il se dirige vers la silhouette du garde du corps qui marche à sa rencontre. Le deuxième agent lui emboîte le pas.

Rechaussant ses lunettes noires, le vieillard les regarde partir, hésite quelques secondes, évalue le comportement du jeune barbouze pendant le bref entretien.

Pas si mal, finalement, pour un branleur de la nouvelle école. Il a quelque chose. Un détachement, une étoffe, dans sa manière de ne pas revenir à la charge.

Le vieil homme force le ton pour les atteindre :

– Vous vous demandez pourquoi j'ai fait détruire les notes grises de cette affaire...

» Parce que vous avez compris que je les ai fait détruire, n'est-ce pas.

» Sinon, vous ne seriez pas là. »

Les deux agents se retournent. Gardent le silence.

– Le guignol était un fils à papa. Mais c'est pas lui qui vous intéresse. Il est rentré dans le rang juste après cette histoire, et on n'a plus jamais entendu parler de lui ailleurs que dans *Valeurs actuelles*, pour ses brillants succès en affaires.

Le vieux barbouze s'est levé du siège de toile. Debout, il paraît moins bedonnant. Il s'est approché d'eux tout en parlant, il peut reprendre sa voix basse :

– C'est celui-là, le fils à papa qui avait monté cette opération misérable, et qui avait imaginé de la signer « Commando Delta ». Un minable. Pour le job, il a joué au caïd en gardant pour lui le bon .45, alors qu'il ne savait même pas par quel bout on l'attrape.

» Et il a refile un 7,65 minable à l'autre gars, qui connaissait pourtant bien les armes, et qu'il avait recruté pour cette raison.

» Le premier, oubliez-le. C'est un... une inexistence.

» Si vous avez des raisons de travailler sur quelqu'un qui a trempé dans cette affaire, ce ne peut être que le second. Je n'en sais pas grand-chose, mais c'est lui, votre bonhomme. »

L'homme en civil hoche, une seule fois, nette.

Oui, probable. Le vieil homme a pigé. Il lui fait confiance.

– Mais ce gars-là, poursuit le vieux barbouze, il a lui aussi profité du ménage qu'on a dû faire dans les paperasses pour sauver la virginité du fils à papa. Papa bronzait sous les ors des ministères, il voulait que tout soit bien propre. Et j'ai tout mis bien propre. Pas une trace.

» Juste après cette affaire, votre gars est sorti des radars. Pour la suite, vous ne trouverez rien sur lui sur les tablettes. Nib. »

Une mimique du vieillard, balayage de la main.

Cette fois, c'est fini.

– Merci. On va chercher quand même.

Les trois hommes s'éloignent.

Ils ont presque atteint l'angle de la villa lorsque la voix du vieillard les rattrape encore. Décidément, ce jeune a de la classe.

– Alors, si vous devez chercher, cherchez avant. Dans les mois

qui précèdent. Et oubliez les Delta, les Charles-Martel et les autres, c'est de la foutaise. Épluchez les sommiers du GUD, de l'extrême droite. Dans les satellites éphémères, parce que ce gars n'a pas dû fricoter bien longtemps autour de l'Union Défense.

» Mais je me souviens surtout qu'il a été l'amant d'une fille canon qui était dans le Groupe, elle, j'en suis sûr.

» J'ai oublié les noms. Mais vous trouverez leur trace. Y a des photos d'elle. Et y en avait pas des masses, des pin-up gaulées comme elle, chez les activistes.»

Le capitaine en civil pose sa main sur sa poitrine :

– C'est chic.

Un dernier regard sur la terrasse, la piscine, la mer toute proche, le transat où était la fille, le vieux barbouze qui rejoint son siège d'un pas tranquille, les deux verres ornés de parasols de papier bigarré qui attendent.

La République est bonne fille avec les vieux barbouzes.

Je me défendis comme je pus contre les vagues de terreur qui gonflaient avec l'orage et, après quelques éternités, je crus percevoir que le martèlement contre les tôles n'était plus celui de la grêle, mais le fracas d'une pluie torrentielle qui lui avait succédé. Les coups de tonnerre semblaient vouloir s'éloigner.

Je sortis la tête d'entre mes bras et me rendis compte que mon pied droit écrasait toujours la pédale de frein, comme si la petite voiture menaçait d'être emportée dans la débauche de l'orage.

Je tirai le frein à main et, dans une longue inspiration, je m'employai à rassembler mes esprits.

Les assauts contre la voiture marquaient effectivement les premiers signes d'accalmie : cela commençait à ressembler davantage à un orage d'une extrême violence, et un peu moins à la fin du monde.

Il me sembla respirer avec moins de peine.

Pour la première fois, mon regard glissa par la vitre latérale.

Il était là, assis sur une dalle de pierre qui surplombait la route, à dix mètres de moi, peut-être.

Le découvrant, je sursautai. Sa silhouette se découpait sur le blanc de la roche. Il semblait enroulé dans une vaste cape de berger, un long bâton coincé entre ses jambes et reposant sur son épaule qu'il dépassait largement.

Nos regards se croisèrent. Je devrais plutôt dire que mon regard croisa le sien, car il me fixait manifestement, lui, depuis que j'avais arrêté la voiture.

Je crus d'abord discerner je ne sais quoi d'inquiétant dans cette silhouette immobile qui m'observait sans que je le sache, et mon premier réflexe fut de prendre la fuite.

Puis je perçus que nous étions toujours au cœur de l'orage. Les grosses gouttes continuaient leur vacarme contre la carrosserie de l'auto et je pris conscience que l'homme y était exposé sans protection aucune, hormis un vague béret que l'orage plaquait sur son crâne. La question de savoir pourquoi il restait là, sans rien faire que m'observer, me traversa l'esprit.

Chavirée par les émotions, j'eus l'impression qu'elle devait nécessairement appeler des réponses inquiétantes.

Le fait est que je fus longtemps sans entrevoir l'évidence qu'il n'y avait, à des kilomètres à la ronde, aucun accident du terrain, aucun arbre, aucune construction susceptible de fournir un abri quelconque – un paysage d'affleurements calcaires à la végétation rare où les maigres arbustes ne dépassaient guère la taille d'un homme; un paysage assez semblable à celui des causses, à cela près qu'il épousait ici le relief d'une pente raide.

L'homme n'avait aucun endroit où s'abriter du déluge. Lorsque je m'en rendis compte, je conçus aussitôt qu'il était naturel qu'il me fixe, moi qui étais à l'abri dans la voiture que le hasard m'avait fait arrêter juste dans le champ de son regard.

Le temps que j'entrouvre la vitre, l'eau avait envahi l'habitacle comme un coup de mer mêlé de glace. Je glissai ma main par l'étroite ouverture pour lui faire signe d'approcher.

L'homme ne bougeait pas. Je pensai que mon geste d'appel, la main gauche à demi coincée dans l'entrebâillement de la vitre, devait avoir quelque chose d'étriqué, de ridicule.

Je donnai un tour de manivelle supplémentaire pour permettre un mouvement plus ample.

Aussitôt, je dus éloigner mon visage de l'ouverture par laquelle les bourrasques se précipitaient avec une violence folle.

– Je ne vous avais pas vu! Venez, je vous dis.

J'avais crié, la voix forcée, mal posée. Mais il n'y avait aucune chance que l'homme ait pu l'entendre dans les rugissements du déluge entrecoupés de coups de tonnerre.

Il eut pourtant un vague mouvement de tête, et il me sembla qu'il fronçait les sourcils pour tâcher de percer le rideau de pluie. Mais cela ne pouvait être qu'une impression, car les contours de son visage m'étaient à peine visibles au travers des trombes.

J'étais trempée.

L'homme ne faisait toujours pas mine de vouloir bouger. Je ne savais quel geste faire et, finalement, lorsque je récupérai ma main, elle était aussi mouillée que si je l'avais plongée dans une

bassine. L'emmanchure de ma robe d'été collait à mon épaule, et je sentis des coulures d'eau glacée glisser sur ma peau jusqu'à la taille.

Pourtant, je demeurais incapable de fermer ma vitre.

Nos regards étaient soudés l'un à l'autre, j'en ai la certitude, même si je ne discernais ses yeux qu'à grand-peine. J'imaginai plus son visage que je ne le voyais réellement. Sa bouche édentée, son béret enfoncé jusqu'aux oreilles, la grande cape sombre qui semblait protéger un corps charpenté et le long bâton qu'il serrait dans sa main, dépassant sa robuste silhouette.

Nous restâmes ainsi, lui sous les trombes qui brouillaient son image et auxquelles il ne semblait pas concéder la moindre importance, moi trempée, grimaçante sous les bourrasques qui forçaient l'étroite ouverture pour se jeter sur mon visage.

Pour quelle raison n'ai-je pas su refermer cette vitre ?

Impossible à dire. Mais le fait est que je ne pus me résoudre à faire glisser entre lui et moi cette épaisseur de verre.

Combien de temps cela dura-t-il ? Je l'ignore. Quelques longues secondes, sans doute. Mais il se peut que ce soit de beaucoup davantage. Je ne garde pas souvenir de ce qui passait dans ma tête alors que je fixais cet inconnu.

L'orage glissait lentement vers les crêtes, nous laissant baignés d'une lumière de traîne jaune où les reliefs des montagnes réapparaissaient peu à peu.

Des torrents dévalaient les pentes, franchissant la route en de nombreux endroits.

L'idée que c'était terminé, que je pouvais remettre le moteur en marche et filer vers Malissègre où m'attendait le maire, me traversa.

Au lieu de ça, je me vis ouvrir la portière et me diriger d'un pas lent vers cet homme.

Au milieu de la route, je m'arrêtai.

Je pourrais trouver des explications à cette pulsion. Sans doute étais-je mal à l'aise de l'avoir laissé sous la pluie battante alors que, à quelques pas de lui, j'étais à l'abri dans mon auto. Mal à l'aise de n'avoir pas trouvé les mots, les gestes, pour l'inviter à partager mon refuge. Et sans doute peut-on concevoir que j'aie ressenti le besoin de le lui expliquer.

Mais à cet instant, je ne pensais à rien de semblable. Plantée au milieu de la route, battue par cette pluie qui n'avait pu me paraître s'affaiblir qu'en regard du déluge qui l'avait précédée, aucune pensée ne glissait sur mes gestes.

– Je...

Incapable de prononcer un mot supplémentaire, je n'avais su qu'écarter maladroitement les bras pour dire cette impuissance.

L'homme s'était levé. Je le voyais mieux maintenant. Lentement, il s'était approché du bord de la dalle calcaire, d'où il bondit soudainement et, en quelques sauts agiles dans la rocaïlle, se retrouva sur la route, à quatre pas de moi.

Un instant, il resta là, un vague sourire accroché à ses lèvres. Ses yeux sombres restaient vissés sur moi, et semblaient eux aussi vaguement sourire.

Il ne portait pas plus de cape de berger que personne aujourd'hui, ni rien qui y ressemble, mais une fine veste de toile huilée assez

ample ; et ce sont ses cheveux noirs, drus, taillés courts et plaqués par l'orage, que j'avais pris pour un béret.

Le visage était hâlé comme celui des hommes vivant au grand air et on ne donnait pas d'âge à ces traits d'où ressortait quelque chose d'extrêmement volontaire. Ce long bâton que j'avais cru deviner serré dans son poing, c'était en réalité un vieux fusil de chasse, un hammerless, comme on aimait dire à l'époque, probablement chambré en calibre 16-65, vu l'antique profil de son élégante crosse anglaise.

Mon « je » restait désespérément orphelin.

Je demeurais incapable d'imaginer une fin à ma phrase. La seule victoire de ma volonté fut de m'interdire d'essayer d'en entamer une autre, que j'aurais dû à coup sûr interrompre de manière aussi lamentable que la première.

J'écartai les bras une nouvelle fois, avec la même maladresse. Un éclat brilla sous les sourcils en bataille.

Il souriait vraiment maintenant.

Tout en glissant la bretelle du fusil sur son épaule pour le porter en bandoulière, il écarta un pan de sa veste détrempée et plongea sa main dans une poche de pantalon. Elle y fouilla longuement pour trouver quelque chose.

Lorsqu'il eut dégagé sa veste, je remarquai qu'une cordelette claire de la grosseur de mon pouce lui tenait lieu de ceinture. Nouée sur le côté, elle tombait le long sa cuisse avec une espèce d'élégance insolite. Ses brodequins de cuir fauve, foncés par la pluie, le campaient sur le goudron et contribuaient à lui donner cette allure inébranlable.

Lorsque je relevai les yeux vers son visage, je constatai qu'il me détaillait aussi tranquillement que je l'avais fait moi-même.

Ce n'est qu'à cet instant que je pris conscience que la pluie avait plaqué ma robe d'été sur les courbes de mon corps : la mousseline claire collait à mes formes, aussi bien qu'une seconde peau.

Me découvrir livrée ainsi au regard de cet homme inconnu dans une tenue aussi provocante fit taper mon cœur dans ma poitrine. Un seul coup, énorme, qui me coupa le souffle.

Je parvins à retenir le geste misérable qui aurait cherché à dissimuler ma poitrine ou mes cuisses gainées par le tissu de manière si indécente.

Je retournai vers l'auto d'un pas que je m'employai à rendre aussi naturel que possible, mais, tout au long de cet interminable voyage de trois pas, je ne parvins pas à chasser la pensée que, dans ma fuite, c'étaient maintenant mes fesses que j'offrais au regard de cet homme.

Cette pensée m'étourdit.

Arrivée à l'auto, je ne sus que faire. J'avais pensé la contourner, la mettre en obstacle entre ce regard et moi-même. Mais, au dernier moment, cette idée me parut pitoyable. Sous les yeux de cet homme pétri de mâle assurance, chercher à me dissimuler comme une oie blanche me sembla pathétique.

Je m'appuyai contre la tôle avec une gêne que je m'efforçai de maquiller en nonchalance, dissimulant un peu de ce qui pouvait l'être tout en espérant conserver une posture vaguement naturelle.

Il s'approcha de moi, maintenant la même distance entre nous. Puis, il remua légèrement la main qu'il avait retirée des plis de sa veste pour attirer mon attention sur elle.

Il étendit alors le bras à l'horizontale et, avec un aplomb déconcertant, le garda longtemps dans cette posture qui aurait pu facilement devenir ridicule pour n'importe qui d'autre.

Puis, le bras toujours tendu, il fit légèrement jouer son poing et commença à le serrer.

Un jus brunâtre suinta d'entre ses doigts et forma un mince filet qui s'écoulait sur le goudron détrempe dans une petite flache que la pluie effaçait au fur et à mesure.

Déroutée, je cherchai son regard. Il ouvrit ses doigts avec lenteur, comme on révèle la clé d'une énigme.

C'était son paquet de cigarettes gorgé d'eau qu'il venait d'écrabouiller. Contemplant malgré moi l'amalgame de carton et de tabac détrempe qu'il offrait au regard dans sa main, je restai interdite.

Ce geste aurait dû avoir quelque chose de grotesque, de théâtral, de dégoûtant sans doute. Mais à aucun moment il n'avait dégagé autre chose qu'une ahurissante distinction naturelle.

Jetant le paquet détruit dans la pente rocheuse, l'homme rit, franchement cette fois, tout en offrant sa paume au ciel pour qu'il rince les coulées brunes.

Dans son rire, je pus constater qu'il n'était pas plus édenté qu'il ne portait de cape. Une rangée de dents blanches tranchait sur le brun du visage.

Il referma son poing, le posa sur sa poitrine, l'autre main accrochée à la bretelle de cuir de son fusil.

Mon regard avait suivi le mouvement de son poing jusqu'à sa chemise détrempée et, lorsque je compris qu'il ne le bougerait plus de là, je dus le regarder en face. Je n'avais pas remarqué le moment où il avait cessé de rire.

La rumeur des torrents remplaçait peu à peu le battement de la pluie et un silence têtu semblait s'être installé entre nous de manière définitive.

Je commençais à me faire à l'idée de devoir passer le restant de mes jours sur cette route, face à cet homme inconnu qui m'en imposait tant, lorsqu'il m'adressa soudain la parole.

Sa voix porta étrangement dans l'air qui remuait des odeurs de terre.

Il s'appelait Louis. Louis de Lacan. Il demandait une cigarette.